

photo*

Paris deux

"Ethnies"

F1

n. 13

printemps 1991

Paris

Enic

enragé/ang

LE DEVELOPPEMENT EST UN EXOTISME

Détachement et fascination d'une île mélanésienne

Joël Bonnemaïson*

* Géographe, ORSTOM, département Sud.

En 1980, dans le Pacifique Sud, à la veille de l'indépendance du Condominium franco-britannique des Nouvelles-Hébrides, une partie de la population de l'île de Tanna préparait une rébellion politique et ne cachait pas son désir de se séparer du reste de l'archipel. Après avoir vécu en marge du pouvoir colonial, ceux que leurs adversaires gouvernementaux appelaient déjà des "rebelles" ou "strong heads" (fortes têtes) semblaient refuser le pouvoir du nouvel Etat, fut-il animé d'un discours progressiste et dirigé par leurs propres frères de race¹.

régné sur Tanna. Les chrétiens de l'île, disciples zélés d'un pouvoir extérieur, avaient persécuté ceux qui étaient restés fidèles aux valeurs du paganisme. Pour mieux vivre, à l'ombre des temples et des comptoirs commerciaux du monde blanc, ils avaient abandonné leurs villages de l'intérieur pour habiter le bord de mer.

coloniale. Ils s'estimaient à ce titre les leaders naturels du mouvement de retour à la coutume et militaient pour une société "pure", proche de l'état ancestral où elle se trouvait à l'arrivée des premiers Blancs. A leurs yeux, la coutume était un ordre immanent : ceux qui entendaient changer l'ordre des choses au moyen de la "politique" trahissaient la loi des ancêtres. Seuls les coutumiers avaient le droit de décider de l'avenir de l'île et de ce qui était compatible ou non avec la coutume.

Aux yeux des coutumiers, cette période restait le souvenir d'une honte et d'une humiliation historique ; ils estimaient qu'en retour le pouvoir devait leur revenir au moment de l'indépendance. Les chrétiens ne pouvaient plus en effet prétendre à un pouvoir sur l'île dont ils avaient quitté les "vrais lieux" et brisé la "loi" des ancêtres pour adopter celle des Blancs. Le discours politique progressiste des nationalistes, leur référence à une modernité politique, au développement économique, à une nation indépendante, restaient sans prise sur des coutumiers plongés jusqu'à l'obsession dans la méditation de leurs mythes d'origine et de leur histoire douloureuse.

Les païens avaient pour alliés d'anciens chrétiens, revenus à la tradition de "la coutume" par le singulier détour d'un mouvement millénariste, dit "John Frum". Leur histoire n'est pas sans intérêt pour ce qui suit.

Un maître mot animait le mouvement contestataire : celui de "Coutume" ou en bislama², "Kastom". Les partisans de la *Kastom* s'élevaient contre le camp de la *Skul*³, le nouveau pouvoir politique, soutenu par les Missions chrétiennes protestantes anglophones. Un camp "coutumier" s'opposait ainsi au camp "nationaliste", qui sur la base d'un discours chrétien et politique s'efforçait de construire la nouvelle nation du Vanuatu. Entre les uns et les autres, les leaders s'opposaient mais surtout les références culturelles et la vision du monde différaient.

Les païens opposaient la vision ethnocentrique de leur île à la représentation d'un Etat moderne où ils se sentaient à l'avance étrangers et déjà marginaux. A Port-Vila et dans le reste du Pacifique, on appelait les coutumiers des "modérés", en opposition aux nationalistes dits "radicaux" ; mais ces appellations importées de l'extérieur ne reflétaient que très improprement la réalité de la confrontation.

A la veille de la Seconde Guerre mondiale, les chrétiens pensaient en effet avoir gagné la guerre culturelle qui les opposait aux païens. Ces derniers, confinés dans leur territoire de brousse du centre de l'île, interdits de rituels, de chants et de danses, doutant de leur propre vérité, semblaient ne plus appartenir qu'à un temps rétrograde que les nouvelles lumières venues du large allaient bientôt faire disparaître.

L'île païenne

L'île de Tanna représente dans la culture traditionnelle un espace sacré, peuplé d'esprits et de pouvoirs magiques. Pendant 10 ou 15 années, au début du siècle, cet espace avait été occulté ; un pouvoir missionnaire absolu avait

Les païens étaient particulièrement forts et bien organisés sur le plateau central de l'île (le Centre-Brousse) où ils tiraient leur prestige d'une tradition de résistance obstinée à la répression administrative et religieuse de la première période

Les temples protestants étaient alors remplis de fidèles, l'exploitation de la cocoteraie en vue de la production de coprah s'imposait comme le système agricole dominant aux dépens des grands jardins vivriers de la Coutume où poussaient autrefois à l'aide de magies mais aussi de techniques très élaborées, ignames et taros. La nouvelle religion imposait une nouvelle société, de nouvelles habitudes alimentaires importées, et un nouveau mode de production qui paraissaient irréversibles⁴. Elle incarnait le "développement".

1. Cet article s'inspire d'un travail de fond du même auteur publié aux Editions de l'ORSTOM : "Les hommes-lieux" (1987, Paris) et par Arléa, "La dernière île" (1986).

2. Le bislama est le pidgin mélanésien du Vanuatu et des îles Salomon. Cette langue de communication, formée aux temps anciens du travail sur les plantations et du *Blackbirding* (traite des Noirs), est uniformément comprise dans l'ensemble de l'Archipel (Charpentier, 1979).

3. La *Skul*, dérivé du mot anglais *school*, désigne le camp "chrétien" dont les leaders ont été instruits en anglais dans les écoles des missions protestantes.

4. Guiart 1956, R. Brunton 1981, J. Bonnemaïson 1987.

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

N° : 36 326 ex 1

Cpte : B M P19

Le retour des prophètes

En 1938, alors que le silence et l'ennui recouvraient entièrement Tanna, des événements surprenants surgirent soudainement tout au Sud, dans l'une des régions les plus isolées et les plus sacrées de l'île en raison de sa proximité avec le mont Tukosmera, point le plus élevé de Tanna et siège de l'un de ses héros culturels les plus prestigieux : Karapanemum.

Là-bas, sur la place de danse⁵ de Lamtëkërek, un inconnu apparaissait, au moment où les hommes réunis à l'approche de la nuit pour boire le kava⁶ ont l'esprit embrumé par la boisson et distinguent mal entre le réel et l'imaginaire. L'inconnu ne parlait pas. Il traversait seulement l'endroit en s'appuyant sur une canne lumineuse, vêtu d'une veste aux boutons brillants, le visage à moitié dissimulé par un chapeau de brousse australien. Sa peau était relativement claire, comme celle des métis, sa taille plutôt élevée en comparaison de celle des hommes de l'île. On lui construisit une petite case où il prit coutume de venir s'abriter. Des malades vinrent le voir, que l'inconnu soignait au moyen d'une seringue et de piqûres : une femme paralysée retrouva soudainement l'usage de ses jambes.

La rumeur se répandit alors

parmi les nouveaux chrétiens selon laquelle l'auteur du miracle n'était autre que Karapanemum, le héros païen de la montagne sacrée du Tukosmera. Après une première disparition, l'homme revint et se mit à parler dans la langue du Sud de l'île. Puis il donna son vrai nom, John Frum⁷, et annonça des choses étonnantes que, sans doute, tous ces chrétiens de fraîche date et déjà peut-être déçus par leur nouvelle Eglise attendaient sans oser se l'avouer. John Frum annonçait le départ des Blancs et d'abord celui des missionnaires presbytériens australiens ou néo-zélandais. L'île de Tanna se réunirait ensuite à d'autres îles, des routes nouvelles s'ouvriraient vers le reste du monde, le relief deviendrait plat, les vieux redeviendraient jeunes, le travail des jardins et du coprah cesserait. Un temps nouveau surgirait et avec lui une abondance fabuleuse. Tous les objets que les Blancs gardent pour eux, sans jamais les partager, leurs maisons, bateaux, nourritures, machines, etc., retourneraient aux hommes de Tanna. Mais pour que ce temps enfin survienne, pour que ces promesses soient tenues, les hommes noirs de Tanna devaient répudier les fausses croyances et leurs alliances avec de mauvais Blancs. Ils devaient jeter leur argent à la mer, retirer leurs enfants des écoles et cesser de travailler sur la cocoteraie



Le volcan de Tanna, cl. J. Bonnemaïson.

qui n'enrichissait que les quelques commerçants européens ayant pied sur l'île. Enfin, ils devaient revenir à la Coutume de leurs ancêtres. Le cœur du message semblait bien être là.

Le rêve des origines

Le mouvement John Frum annonçait l'achèvement de l'histoire. Mais ce millénarisme était traditionnel et non progressiste : il ne prêchait pas l'arrivée d'un temps nouveau, mais le retour au temps de l'origine, synonyme d'abondance et d'harmonie. Il n'annonçait pas non plus le "développement" de l'île, mais l'arrivée d'objets nouveaux et fabuleux.

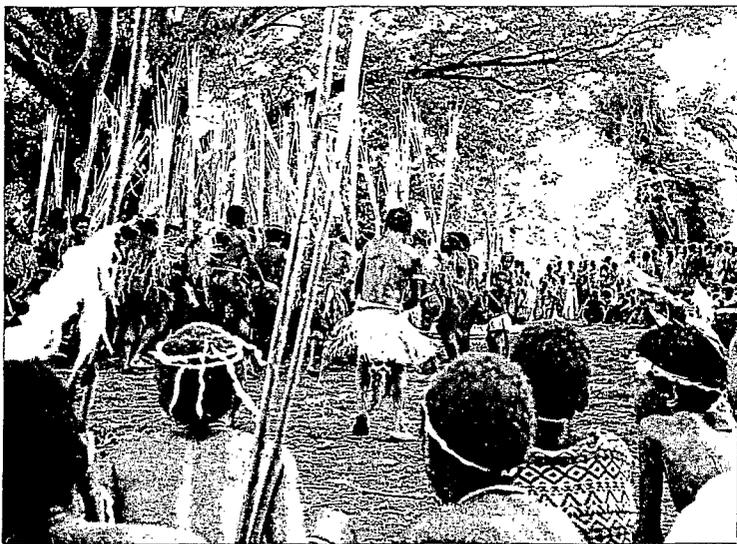
C'est du moins ce qu'en retint la majeure partie des gens de l'île. Ce message avait des résonances "subversives", et le délégué britannique de l'époque, James Nicol, allié des pasteurs presbytériens dont il partageait la religion, dirigea contre les nouveaux disciples une répression qui frappa un peu au hasard, sans obtenir beaucoup de résultats. La police britannique arrêta un homme qu'elle fit avouer être l'organisateur de la "supercherie", mais apparemment ce n'était pas le bon. Si John Frum cessa d'apparaître en public, son message continua à parvenir aux visionnaires à qui il apparaissait en rêve.

La prophétie fit le tour de l'île et ne cessa d'élargir le cercle de ses adeptes. Les temples se vidèrent et la chrétienté de Tanna disparut

5. Les places de danse sont des clairières au sol nu et aplani, défriché dans la végétation de brousse ou de forêt au détour des chemins. Les rituels de la coutume s'y tiennent et les hommes de Tanna, chrétiens ou païens s'y retrouvent chaque soir selon leur lieu de résidence et leurs alliances politiques.

6. Le kava est une boisson extraite d'un poivrier sauvage (*Peper methysticum*) qui plonge dans une certaine forme d'ivresse (V. Lebot et P. Cabalion, 1986). L'usage du kava a une finalité sociale et mystique : le breuvage donne un sommeil agité de rêves qui met en communication avec les ancêtres. Grâce au kava, les hommes de l'île sont souvent des "visionnaires".

7. Le nom en pidgin évoquerait littéralement Jean le Balayeur (Frum semble venir du mot anglais *broom* - balai). John, en référence à Jean-Baptiste de l'Evangile, vint annoncer, puis "balayer" pour rendre l'île à sa pureté originelle. Cette métaphore du balai renvoie à une image fréquente dans les langues de Tanna pour signifier le nettoiement, mais cette interprétation est contestée par certains auteurs et ne fait pas toujours l'unanimité à Tanna.



"Là-bas, sur la place de danse de Lamtëkërek, un inconnu apparaissait...", cl. J. Bonnemaïson

d'un coup, évanouie telle une bulle de savon. Dans la profondeur de la brousse, la magie, les rituels et les danses de nuit de la Coutume reprisent, les ex-chrétiens jetèrent à la mer le peu d'argent qu'ils avaient gagné et tous les symboles d'une modernité occidentale, pourtant chèrement acquise : boîtes de conserve, dollars australiens et livres sterling, etc. Ils cessèrent aussi d'envoyer leurs enfants dans les écoles.

L'atmosphère devint folle. Chaque jour ou presque de nouveaux prophètes se déclaraient et la répression policière semblait de plus en plus inopérante. Comment empêcher les gens de rêver et de croire ? Plus d'une centaine d'hommes de Tanna, accusés de diffuser ou d'écouter des prophéties, furent arrêtés et déportés hors de l'île, mais rien n'y fit. Nicol, qu'il se montrât clément ou brutal, semblait de son propre aveu, incapable d'arrêter le mouvement d'une croyance qui emportait l'île entière.

Les païens traditionnels du Centre-Brousse regardaient avec satisfaction la déroute culturelle de leurs adversaires chrétiens et l'irrésistible avancée du mouvement de retour à la Coutume.

Mais qui était John Frum ? D'où venait-il ? La guerre du Pacifique survint et avec elle la réponse. Face aux Japonais, l'armée américaine envahit en effet l'archipel et installa en 1942 des bases aéronavales puissantes dans les îles voisines de Santo et de Vate. Ce fut le dernier signe qui manquait. Les hommes de Tanna, partis s'engager en masse pour travailler dans les camps militaires, revinrent avec un nouveau message. John Frum était américain. L'Amérique était le pays de John, d'ailleurs elle était peuplée d'autant de Noirs que de Blancs. De nouveaux objets matériels, encore plus puissants que les précédents, surgiraient de cette nouvelle alliance.

Ni le départ des soldats américains à la fin de la guerre, ni la répression des autorités condominiales qui persévéra jusqu'en 1957, ne firent disparaître cette croyance. Les disciples de John Frum élevèrent chaque année, jusqu'à l'Indépendance, le drapeau rouge de John Frum, puis un drapeau amé-

ricain dans leur village-bastion d'Ipeukel, où habitait et habite toujours le plus ancien et le plus respecté de leur prophète, Tom Mweles.

Lors de l'accession de l'Archipel à l'indépendance en 1980, les disciples de John Frum s'allièrent politiquement aux "païens". Dans l'atmosphère étrange de l'île, traversée de tensions et parcourue de rumeurs, les deux délégués du Condominium, le Français et le Britannique, ajoutèrent encore à leurs propres dissensions en soutenant chacun un camp opposé. Le Britannique, fidèle au projet de son gouvernement, soutenait les nationalistes du *Vanuaaku Party* majoritaires dans l'Archipel mais minoritaires à Tanna où ils ne regroupaient que les chrétiens presbytériens. Le délégué français, fidèle à son rôle traditionnel d'ennemi de la Mission presbytérienne et de protecteur de ceux qu'elle avait persécutés, soutenait à l'inverse les partis coutumiers et millénaristes, qui rêvaient de leur propre indépendance.

Dans le débat politique qui s'ensuivit, et plus tard dans l'affrontement physique des deux camps, une polémique se développa. Les modernes du *Vanuaaku Party* reprochaient entre autres aux traditionalistes d'être contre toute idée de progrès, d'être des obscurantistes en politique et des retardataires en matière d'économie, bref d'être contre le développement. Les coutumiers n'étaient pas en reste dans la violence de leurs reproches, accusant leurs adversaires chrétiens de vouloir à nouveau imposer un ordre social honni sur l'île et d'être contre la coutume et la tradition de leurs ancêtres. En revanche, leur attitude envers le développement économique était beaucoup plus nuancée ; ils n'étaient pas contre l'idée de progrès matériel, mais ne l'acceptaient que dans le cadre de leurs références culturelles et d'alliances politiques.

Deux exemples vont nous montrer que, face au développement, ils manifestaient une attitude qui ne manquait ni de logique, ni de force. Les deux histoires ressemblent à des paraboles ; l'une tourne autour du gendarme de l'île, l'autre autour du volcan.

Une Land-Rover pour un gendarme

A partir de 1978, les deux administrations que pressaient l'opinion internationale et le militantisme du *Vanuaaku Party* finirent par s'accorder. Les Français avaient bien entraîné les pieds, car ils auraient souhaité avoir un peu plus de temps pour développer l'influence d'une élite francophone plus favorable à leur cause, mais ils ne pouvaient s'opposer indéfiniment à une politique britannique qui, à l'inverse, précipitait l'Indépendance et l'accession au pouvoir de la majorité anglophone. Les rénes de l'administration locale passèrent donc peu à peu aux mains d'un gouvernement d'autonomie interne. Ce gouvernement, dominé par les nationalistes du *Vanuaaku Party* décida en 1980 de rappeler les deux délégués européens de Tanna et en particulier le gendarme qui secondait le délégué français. Or celui-ci jouissait d'un grand prestige auprès des coutumiers, car il avait toujours soutenu leurs militants et il apparaissait comme le symbole de la présence politique française. Retirer le gendarme, c'était bel et bien avouer que la France partait et abandonnait ses "protégés" coutumiers.

Le Résident de France de Port-Vila vint dans l'île pour expliquer à ses alliés que dorénavant sa route n'irait plus jusqu'à Tanna. Mais pour mieux faire passer son message, il offrit un cadeau. Les disciples de John Frum se plaignaient de ne plus avoir de Land-Rover. La seule qu'ils aient jamais possédée, était le fruit d'un achat communautaire réalisé à crédit, dont ils avaient du reste réglé les créances, rubis sur l'ongle, grâce à leurs ventes de coprah. Cette Land-Rover, maintenant devenue brinquebalante et âgée, passait plus de temps en arrêt forcé qu'en état de marche et devenait de plus en plus irréparable. Le Résident de France proposa de la remplacer par une neuve offerte gratuitement. Délicatesse de sa part, il proposa une luxueuse Range-Rover rouge, couleur de ralliement du mouvement John Frum.

A sa grande surprise, les disciples de John refusèrent. Un gen-

darmer, symbole politique, valait plus qu'une Range-Rover, symbole économique, même peinte en rouge. La décision était héroïque quand on connaît l'île, ses difficultés de communication, la mobilité continuelle de ses habitants et la nécessité de tout transporter à dos d'homme, à moins de payer le prix rédhibitoire des taxis... Le Résident rétorqua avec logique que puisque, de toute façon, le gendarme serait retiré, ils pouvaient bien accepter la Range-Rover. Les partisans de John Frum ne bougèrent pas d'un pouce. N'acceptant pas le départ du gendarme, ils n'acceptaient pas non plus le cadeau. En désespoir de cause, le Résident retira son gendarme et garda la Range-Rover.

Les millénaristes avaient ainsi manifesté leur hiérarchie de valeurs : le don n'a de sens que dans le cadre du lien politique ou personnel qui le précède. Le gendarme rendait possible le don de la Range-Rover ; lui parti, le don n'était plus acceptable. Ils manifestaient ainsi clairement que l'ordre économique est second par rapport à l'ordre politique. Les John Frum n'étaient pas les alliés des Français parce que leur Résident leur faisait des cadeaux ; c'est parce qu'ils étaient les alliés des Français qu'ils pouvaient au contraire recevoir de lui des cadeaux.

En bref, le fondement personnel de l'alliance primé, le don matériel est second, et dès lors la finalité politique l'emporte sur l'intérêt économique. La même leçon peut être retirée d'une autre parabole liée au volcan de l'île. Les personnages sont les mêmes.

La parabole du volcan

Un volcan en activité permanente -le Yasür- domine l'est de l'île qu'il recouvre régulièrement de ses nuages de cendres. Spectaculaire et généralement accessible sans trop de dangers, du moins jusqu'à ces derniers temps⁸, le Yasür est situé sur le territoire John Frum du village d'Ipeukel. Au milieu des années 60, un commerçant australien, Bob Paul, qui vivait à Tanna depuis 1947, créa la compagnie "Tanna Tours" pour organiser des visites sur l'île et son volcan. L'homme était astucieux et

dynamique, son organisation bien rodée et Bob Paul, ne tarda pas à gagner beaucoup d'argent. Les John Frum d'Ipeukel qui voyaient chaque jour ou presque des grappes de touristes gravir les pentes de cendre de leur volcan au plus grand bénéfice de Bob Paul, assistèrent à ce spectacle avec plus ou moins d'impassibilité. Ce n'est qu'avec la politisation générale du climat de l'île au milieu des années 70 qu'ils commencèrent à réagir⁹, empêchant certains jours les touristes de monter et en "caillasant"¹⁰ les voitures de Bob Paul au passage, parce qu'ils l'accusaient d'être le complice de leurs ennemis politiques.

Bob Paul, qui cherchait la paix avec tous, vint offrir au village d'Ipeukel 2 dollars américains (soit 10 FF) pour chaque touriste pris en charge par sa société, ce qui revenait au total à une somme qui était loin d'être négligeable. Il était persuadé de faire ainsi une proposition honnête qui réglerait une fois pour toutes le problème de son droit de passage et de contribuer, comme il le dit alors, au *développement*.

En réalité, ses véritables ennemis ne faisaient que commencer.

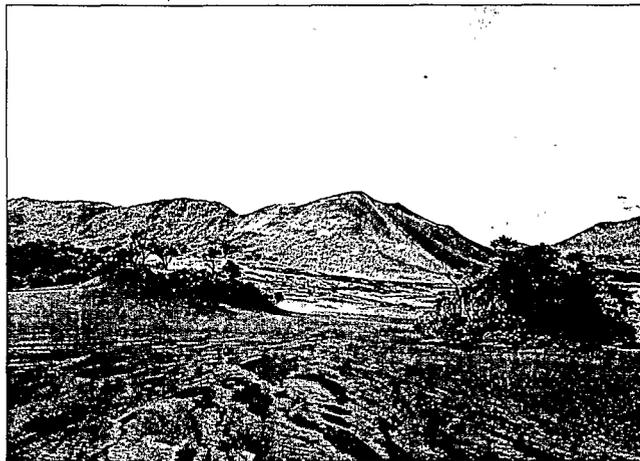
Après avoir d'abord feint d'accepter, les John Frum interdirent soudainement le volcan à tous les touristes et fermèrent le chemin d'accès par un barrage permanent. Des bagarres s'ensuivirent avec les clans voisins adversaires des John Frum et avec les chauffeurs de Bob Paul, mais le blocus s'imposa. Les autorités condominiales tentèrent de raisonner les *strong heads* d'Ipeukel, rien n'y fit. Bob Paul, désabusé, remarqua que ses problèmes avaient commencé le jour où il avait proposé de partager ses bénéfices. Décidément l'honnêteté ne semblait pas payer...

Quant aux John Frum, pressés par le délégué français de l'île qui cherchait à les raisonner et à comprendre la raison de leur opposition, ils répondirent : "No tourist, no money...", concluant ensuite : "No money, no problem." Lorsque je me rendis à leur village, Tom Mweles m'expliqua que le volcan n'était pas à vendre et que cette histoire le fatiguait. Les gens du village furent encore beaucoup plus explicites : "La Coutume

n'aime pas l'argent", dirent-ils en substance.

Le volcan resta fermé pour de bon pendant 9 mois, et ne fut réouvert qu'à la veille de l'Indépendance¹¹. Pour les John Frum et leurs alliés coutumiers qui venaient leur prêter main-forte dès que leurs adversaires chrétiens simulaient de s'approcher, Bob Paul était consi-

La plaine de cendres devant la volcan.
Cl. J. Bonnemaïson



déré (à tort plus qu'à raison) comme un ennemi politique, proche du *Vanuaaku Party*. Tous les cadeaux et propositions qu'il pouvait faire étaient dès lors sans valeur. Il aurait pu proposer dix fois plus pour chaque touriste transporté, la réponse aurait été la même.

La Coutume n'aime pas l'argent

On peut en conclure que la route par laquelle arrive le don compte plus que ce qu'il apporte. En d'autres termes, la signification de l'objet prime sur son utilité matérielle. Cette attitude se retrouve d'ailleurs dans l'épopée des canalisations d'eau douce apportées par le Génie rural à l'époque du Condominium : les villages acceptaient l'eau courante lorsque les tuyaux venaient d'un territoire politique allié, mais ils préféraient se priver d'eau lorsqu'elle provenait d'un territoire adverse.

"La coutume n'aime pas l'argent" ; cette phrase résonna comme une maxime lors de l'insurrection du mouvement coutumier. Aux yeux des coutumiers, les Blancs n'ont qu'une coutume : l'argent. Les Blancs ne donnent

8. En 1988, le volcan dont les cendres émises en grande quantité brûlent la végétation d'alentour et détruit la production des jardins, est à nouveau dangereux pour les populations qui vivent à son pied, sans qu'on sache s'il s'agit d'une crise passagère ou d'un effet durable beaucoup plus inquiétant.

9. A cette époque, une autre compagnie touristique, la "Yasür Kompani", tentait de briser le monopole de fait de la "Tanna Tours". Mais cette tentative n'eut jamais beaucoup de succès parmi les millénaristes du John Frum. Ces querelles de sociétés touristiques ne les intéressaient que médiocrement.

10. Expression calédonienne.

11. Le volcan fut réouvert dans une conjoncture politique différente dans laquelle les John Frum n'étaient plus en position de force. La mesure leur fut imposée, elle ne fut pas véritablement acceptée.



Habitants de Tanna, cl.
Aubert de la Rüe, Coll.
Musée de l'Homme.

jamais, ils achètent, ils vendent... ils croient même, grâce à l'argent, qu'ils peuvent se permettre d'acheter la terre des autres, ou faire du *business* sur un volcan qui ne leur appartient pas, sur une terre sacrée, chargée de mythes. Cette valeur suprême accordée à la relation économique est considérée comme dangereuse par une société qui fonde ses valeurs sur d'autres types de relations. Le lien à la terre des ancêtres, les liens de sang, les liens de l'alliance, ne peuvent être en effet ni pensés ni jaugés en termes monétaires ou quantitatifs.

Les Coutumiers se sentaient menacés dans leur identité, ils réagirent par un compartimentage en établissant une séparation nette entre le système de valeurs qu'on leur proposait et le système de valeurs dont ils avaient hérité. La coutume et l'argent, affirmèrent-ils, sont deux routes différentes et incompatibles; l'argent ne peut

acheter la coutume, la coutume n'aime pas l'argent. Le trait explique qu'on ne mélangera jamais, dans un rituel, biens modernes et biens traditionnels, ils appartiennent à des mondes différents et à des types de comportements qui s'excluent. De même, Bob Paul ne pouvait acheter un droit sur le volcan de Tanna, pas plus qu'il ne pouvait acheter une alliance avec les John Frum. On le laissa faire, sans plus, lorsqu'il faisait visiter le volcan à ses touristes, mais on lui barra l'accès le jour où il proposa d'acheter un droit de passage permanent alors qu'il n'était pas un allié et qu'on le suspectait même d'être un ennemi.

On aurait pu multiplier dans cet article les exemples de ce type. Les coutumiers de Tanna rejetaient à la fois la modernité politique de l'Etat et la modernité économique du profit. Mais cette défiance à l'égard de l'argent signifiait-elle aussi rejet du développement? L'attitude des coutumiers allait-elle, comme le leur reprochaient si fortement leurs adversaires, jusqu'à refuser tout progrès?

Valeurs de progrès et valeurs de survie

Le mot même de développement commençait à entrer dans le bislama quotidien à la fin des années 70, lorsque je me trouvais sur l'île. Il était reçu avec un sens différent de celui de *business*, en bislama *busnes* ou commerce. Par développement, les coutumiers entendaient en effet toute forme d'activité de production qui, par un travail d'équipe, permet d'obtenir un profit que l'on réinvestit ensuite dans une caisse commune pour l'achat d'un bien à usage communautaire : ciment ou toits de tôle pour la construction d'une école, d'un bâtiment collectif, d'une citerne, achat d'une voiture ou d'un petit bateau-taxi rendant des services à l'ensemble du groupe, etc. Alors que le *busnes* est d'ordre individuel et tend à l'émergence d'un entrepreneur, le développement était conçu par les coutumiers comme une activité d'ordre collectif, et s'exerçant dans le cadre de ce qu'on appelle en bislama une *Kompani* ou compagnie,

soit un travail réalisé entre alliés ou compagnons, partageant le même territoire et une solidarité de sang ou d'options.

Au milieu des années 70, les groupements et associations de ce type étaient particulièrement actifs au sein des groupes coutumiers et des millénaristes de Tanna. En pleine région coutumière du Centre Brousse, le GAM, ou Groupement agricole et maraîcher, représentait par exemple une structure collective dynamique au sein de laquelle plusieurs compagnies travaillaient en association les mêmes champs. Les produits maraîchers étaient ensuite revendus à Port-Vila, la capitale de l'Archipel, tandis qu'une caisse commune thésaurisant les bénéfices, servait de banque pour le groupe et permettait des achats d'intérêt commun.

Cet exemple révèle qu'aux yeux des coutumiers païens, le développement est une pratique communautaire bien acceptée. Il vise à acquérir des objets modernes, mais qui ne sont jamais politiquement ou symboliquement neutres. Leur valeur ne se mesure pas à leur prix d'achat mais s'apprécie selon l'origine et selon la route d'alliance par lesquelles ils proviennent. L'activité économique en soi ne représente rien, elle est commandée par l'alliance. Le GAM de Tanna fut une réussite parce qu'il fonctionnait dans le cadre d'un réseau d'alliance politique très large.

C'est cette alliance qui rend possibles l'échange et la libre circulation des hommes et des biens, travail contre argent, argent contre objets. L'adage commercial occidental selon lequel "l'argent n'a pas d'odeur" n'a pas cours dans ce type de société. Acquérir des objets modernes résulte bien d'un travail mais les coutumiers n'en perçoivent pas la finalité dans le profit. Ce qui prime, c'est une logique de compétition d'échange. Face à leurs adversaires, chrétiens et modernes, les coutumiers entendent faire la preuve qu'ils ont choisi, mieux que leurs rivaux, les bons alliés et les bonnes routes. Les biens de modernité, les objets qui en résulteraient, sont considérés comme les signes du bon choix politique préalable. C'est du reste un peu le sens de l'étonnante

alliance des John Frum avec une Amérique mythique, leur route imaginaire conduit directement à Washington... De cette alliance extraordinaire doit surgir une abondance fabuleuse, une parure fantastique, mais c'est une conséquence, non un but.

Le développement qui en découle n'est pas perçu comme une adhésion à un nouveau type de société ou à une échelle de valeurs. Le profit, l'argent, le productivisme, les valeurs du libéralisme économique qui sous-tendent la philosophie du développement restent des concepts étrangers. Le développement peut fasciner, séduire, être suivi un moment, mais il ne peut devenir la route de la coutume. Les valeurs que porte le mot même de développement sont matérielles, liées à l'idée que la modernité se fait du bonheur. Le bonheur en Occident n'est-il pas individuel, un signe personnel de prestige, une réussite, un atout dont on se pare...? Dans une société traditionnelle du type de Tanna, les valeurs essentielles sont collectives, ou si l'on préfère claniques, moins de progrès que de survie; la permanence du groupe l'emporte sur le bonheur de chacun de ses membres. Au fond d'elle-même, la sagesse mélanésienne considère qu'il n'y a pas, dans les îles, de survie possible en dehors de ses valeurs traditionnelles.

Un jeu politique exotique

Au cœur de la croyance mélanésienne, le lien à la terre est sans doute le plus essentiel. Sans ancrage dans un lieu, sans racines, un homme n'est rien, il flotte dans l'espace et dans le temps, il n'a ni alliance ni pouvoir, c'est un esprit errant, sans force, ni profondeur. Pour tous ces peuples d'îles, cernés par les flots du plus grand océan de la planète, soumis aux risques d'une nature océane aussi flamboyante qu'elle peut être fantasque, la vie, la survie, sont liées à la terre. Il n'est pas d'homme en dehors de ses lieux. Cette valeur sacrée accordée à la terre nourricière, havre, sécurité et matrice de

l'identité fonde le premier impératif de la coutume. Aucune valeur moderne ne pourra aller à l'encontre de cette loi sur laquelle repose la coutume. Dès lors, à côté de la terre qui nourrit, le développement ne sera jamais qu'une valeur exotique, un luxe, une recherche du Graal, faite pour la beauté du geste ou de l'objet désiré, mais au fond... quelque chose qui reste un peu dérisoire.

"La société du développement n'est pas la leur. Pourtant les objets sont là, fascinants..."

Avec une égale bonne volonté, les coutumiers suivent les opérations de développement qu'on leur propose et s'organisent avec efficacité. Ils révèlent alors un grand dynamisme, surtout au début, mais ils ne manifestent jamais de désespoir lorsque ces actions échouent, ce qui est souvent le cas, et que l'expert repart chez lui. Ils ne vont jamais jusqu'à sacrifier à la réussite de ces actions ce qui leur apparaît relever d'un ordre supérieur : l'organisation et la tenue d'une fête rituelle, le respect des droits territoriaux, le travail sur les jardins vivriers, l'observance des tabu et magies qui leur sont liés, l'élevage des cochons gras, "imberbes et luisants"¹², la réciprocité rigoureuse des rites de l'alliance et l'économie égalitaire du don, le nécessaire partage du profit et de la circulation des biens, etc.

L'adhésion au progrès des choses n'entraîne pas l'adhésion à un ordre de l'esprit qui verrait l'économique érigé en valeur dominante, comme les "développeurs" le souhaitent, ou encore l'engagement sans réserves dans une société de type occidental, qui sacrifierait les valeurs et les certitudes de la coutume.

Les coutumiers redoutent de se perdre en courant trop à fond sur la route des Blancs; pour un supplément d'avoir, ils craignent de perdre leur être et ce sens de la survie, qui pendant des millénaires leur a permis d'habiter dans ces

îles, sans l'assistance du monde extérieur, fiers et dignes, heureux peut-être... En tout cas pas plus malheureux qu'aujourd'hui, dans cet univers où les objets modernes miroitent comme un artifice lointain, mais dont ils n'ont jamais que des bribes ou des ersatz.

Au fond, les Mélanésiens coutumiers distinguent le modèle social du développement des objets que le modèle permet de produire. Ils ne croient pas dans les vertus morales du modèle social occidental, la société du développement n'est pas la leur. Pourtant les objets sont là, fascinants. L'ambiguïté reste dans les attitudes : les coutumiers sont détachés et fascinés. Ils désirent ces biens suprêmes qu'ils entrevoient à la ville, dans les magasins rutilants ou dans les films qui les font rêver. Une de leur motivation la plus forte est peut-être même de découvrir la route qui va leur permettre de les acquérir. Mais, et c'est leur sagesse, ils ne cherchent pas ces objets parce qu'ils les jugent nécessaires ; ils les recherchent comme un luxe inutile, pour s'en parer, comme on le ferait lors d'un rituel coutumier ou pour les offrir à d'autres, dans le cadre de l'alliance et de l'échange entre alliés.

Dans une société traditionnelle comme celle de Tanna, les objets sont d'abord des signes et des symboles politiques. Ils ne peuvent circuler que dans le cadre d'une alliance. Le développement lui-même est perçu comme un modèle qui rentre dans la catégorie de l'échange traditionnel. Pour qu'il y ait échange, il faut qu'il y ait égalité. Face au monde extérieur, les coutumiers pensent qu'ils seront plus dignes et plus égaux, lorsqu'ils seront devenus riches de la richesse des autres. Leur revendication de développement vise moins à une jouissance des objets modernes qu'à rétablir un équilibre qui servirait à les rendre plus forts (ou moins vulnérables) dans leurs relations avec le monde moderne extérieur. Le développement dans cette perspective n'entraîne pas l'adhésion à un choix de société. C'est le choix d'une parure exotique; les objets qu'il délivre sont les signes symboliques du nouvel échange avec le reste du monde. ■

Bibliographie

- J. Bonnemaison (1985), "Un certain refus de l'Etat : autopsie d'une tentative de sécession en Mélanésie", *International Political Science Review*, vol. 6, n. 2, pp. 230-247, Los Angeles (USA).
- J. Bonnemaison (1986), *La dernière île*, Editions Arléa-ORSTOM, 404 p. Paris.
- J. Bonnemaison (1987) *Les Hommes-Lieux*, Travaux et Documents de l'ORSTOM, n° 201, 680 pages, Paris.
- J.-M. Charpentier (1979), *Le pidgin bislama et le multilinguisme aux Nouvelles-Hébrides*, la SELAF, C.N.R.S., A.C.C.T., Paris.
- R. Brunton (1981), "The Origins of the John Frum Movement : a Sociological Explanation", *Vanuatu : politics, economics and rituals in island Melanesia*, Academic Press, Sydney, 337-377.
- J. Guiart (1956), *Un siècle et demi de contacts culturels à Tanna*, Publication de la Société des Océanistes, Musée de l'homme, Paris.
- V. Lebot et P. Cabalion (1986), *Les Kavans de Vanuatu*, Travaux et Documents de l'ORSTOM, n° 205, 234 pages, Paris.
- M. Sahlins (1963), "Poor Man, Rich Man, Big Man : Political Types in Melanesia and Polynesia", *Comparative Studies in Society and History*, vol. 5, pp. 285-300, Chicago (USA).

12. Un cochon de Tanna a une valeur supérieure lorsqu'il est sans poil. Dans d'autres îles de l'Archipel, c'est la dent qui fait la valeur du cochon.